

LE CIEL LES YEUX FERMÉS

ADAM EHRLICH SACHS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLARO

éditions inculte

UN

Dans un compte rendu envoyé aux *Philosophical Transactions*, qui pour une raison ou une autre ne parut pas dans cette revue, pas plus que dans une autre, d'ailleurs, le jeune G.W. Leibniz, qui tout au long de sa vie s'est montré très curieux des miracles et autres aberrations de la nature, a relaté son étrange et troublante rencontre avec un certain astronome ayant prédit qu'à midi le dernier jour du mois de juin 1666, à l'heure la plus radieuse du jour le plus radieux ou presque de l'année, la Lune passerait très brièvement, mais très précisément, entre le Soleil et la Terre, plongeant la totalité de l'Europe dans l'obscurité absolue pendant un court instant, « une obscurité sans équivalent dans notre histoire, mais ne devant durer que quatre secondes », prédit l'astronome, à en croire Leibniz, une éclipse qu'aucun autre astronome en Europe n'avait prédit, et qui, l'expliquait Leibniz, avait attiré son attention en partie parce que l'astronome en question, dont les observations des planètes et des étoiles fixes étaient dit-on parmi les plus exactes et les plus précises jamais effectuées, supérieures en cela à celles de Tycho, était aveugle, et « non seulement complètement aveugle, écrivait Leibniz (dans ma traduction du latin), mais en fait entièrement privé d'yeux ».

On ne pouvait le soupçonner de *feindre* la cécité car ses orbites, de toute évidence, étaient creuses, écrivait

Leibniz, chez qui cette rencontre semble avoir à la fois précipité et conclu la seule crise intellectuelle majeure dans une carrière philosophique dominée par ailleurs par ce rationalisme optimiste qui a fait sa réputation, et pour lequel, au moins depuis Voltaire, on l'a régulièrement moqué.

Or le bruit courait que cet astronome avait construit le plus long télescope que l'homme ait jamais connu, et par conséquent le plus puissant, un télescope dont la longueur disait-on avoisinait deux cents pieds, rapportait Leibniz; mais d'après toutes les lois de l'optique connues, la véritable puissance d'un télescope dépend également de la puissance de l'œil qui regarde dedans, que ce soit le gauche ou le droit, or la puissance de l'œil dépend bien entendu de l'existence de l'œil, et dans le cas présent aucun œil n'existait, « ni le gauche ni le droit ». C'est pourquoi, à la mi-juin, quand Leibniz quitta Leipzig pour se rendre en Bohême – d'abord en voiture, sur des chemins forestiers pommelés de soleil, puis, parvenu aux contreforts, à cheval, en longeant les sombres entrées des mines de sel et enfin, dans les hautes montagnes, à pied, sur des sentiers boueux modelés par les chèvres, empruntant des cols encore très enneigés, un voyage qu'on aurait du mal à l'imaginer accomplir avec sa grosse perruque bouclée et ses précieux collants de soie si nous ne possédions pas le témoignage écrit qu'il en fit, bien que l'image absurde de la perruque leibnizienne dépassant d'une congère, ou celle de Leibniz lui-même contournant une chèvre,

ait suffi dans certains milieux à jeter quelque doute sur l'authenticité dudit document –, il savait qu'il allait très certainement se retrouver face à un mystique, un fou, ou un rusé imposteur. Mais il existait, ainsi qu'il l'expliqua aux *Philosophical Transactions*, une quatrième et sans doute dernière possibilité, une possibilité aussi intrigante qu'elle était improbable ; à savoir qu'il allait rencontrer là-haut, sur les monts enneigés de Bohême, un homme de raison, un homme de science, dont le bref instant d'obscurité par lui prophétisé se produirait bel et bien, qui en d'autres termes scrutait le ciel de ses orbites creuses et voyait néanmoins ce qu'aucun autre astronome au monde ne pouvait voir, prévoyait sans le recours des yeux ce qu'avec deux yeux ceux-là ne pouvaient prévoir. Si tel était le cas, conclut Leibniz, alors quand la lumière se ferait de nouveau quatre secondes plus tard, les lois de l'optique s'en trouveraient à jamais chamboulées, les connaissances piétinées, l'esprit humain intimement lié au monde, et l'œil humain plongé dans la disgrâce.

Il comptait atteindre l'observatoire au petit matin du vingt-huit juin, y passer deux jours et deux nuits afin d'« évaluer rigoureusement mais discrètement la santé mentale de l'astronome » au moyen d'« une série d'entretiens subtilement rigoureux allant du politique au théologique », c.-à-d., du plus bas au plus élevé, « en passant par l'éthique, la logique, l'astronomie et la métaphysique », et enfin à midi le troisième jour, c.-à-d. le trente du mois, d'observer aux côtés de l'astronome

l'occultation prédite du Soleil, les quatre secondes annoncées d'obscurité sur Terre, « preuve *sine qua non* de sa santé mentale ».

Je pouvais établir sa santé mentale sans que Dieu en fasse autant, écrivit Leibniz.

Le fait est que nous passons notre temps à décréter autrui sain d'esprit, sans que Dieu en fasse autant, écrivait-il. Je réponds toujours à vos critères de santé mentale, et vous aux miens, toujours haut la main, c'est le principe de la conversation, une suite de preuves réciproques et point trop rigoureuses, même si Dieu estime sans doute fréquemment que c'est nous qui sommes insensés.

Et pourtant jamais nous n'augmentons la rigueur de nos critères !

Assurément, même le critère le plus rigoureux paraît ridicule à la lumière même du jugement le plus laxiste émis par Dieu, écrivait Leibniz.

Il convient de signaler que, quinze jours plus tôt, pour des raisons restées encore obscures trois siècles et demi plus tard, Leibniz s'était vu refuser son doctorat en droit par l'université de Leipzig, bien qu'il eût publié récemment son premier ouvrage, *Dissertation sur l'art combinatoire*. Après l'annonce de ce verdict, il était allé se promener aux abords de la ville, dans la forêt de Rosenthal où, alors qu'il examinait un tronc d'arbre, il fut frappé pour la première fois – comme il se le rappela des décennies plus tard dans une lettre adressée au sceptique français Simon Foucher – par les implications « désastreuses » de la philosophie de Descartes, lequel

avait coupé l'esprit du monde, transformé le monde en une gigantesque machine, et fait douter l'esprit de tout sauf de sa propre existence. Pendant un bref instant au cours de sa dix-neuvième année, Leibniz perdit foi en la raison. Les quinze jours qui suivent le trouvent en route pour la Bohême. Je l'imagine avancer péniblement dans la neige d'été en quête non seulement de matière à publication mais aussi d'une relation plus heureuse et plus harmonieuse entre le monde et l'esprit.

Quoi qu'il en soit, il dut rencontrer quelque empêchement, soit dans ses calculs, soit dans ses cartes, car ce ne fut que le trente après le lever du soleil, avec plus de deux jours de retard et seulement quelques heures avant l'éclipse prédite, que Leibniz atteignit l'observatoire et cela presque sans s'en rendre compte, car alors, ainsi qu'il le raconte, il souffrait de faim, de déshydratation et d'hypothermie (« J'ai presque achevé un traité sur certaines propriétés remarquables des montagnes », signale-t-il aux *Philosophical Transactions*), et avait cru voir, au cours de la nuit précédente, cependant qu'il trébuchait entre les pierres sous une pluie cinglante et glaciale, un grand nombre d'observatoires astronomiques « aux géométries aussi bien possibles qu'impossibles », non seulement des observatoires triangulaires et des observatoires pentagonaux, mais des observatoires avec des centaines de côtés et même des milliers de côtés, « en résumé, une nuit de pur malaise polygonal ». « Ces observatoires ne cessaient de surgir du brouillard, et ce n'est qu'après m'être précipité vers eux en proie au

soulagement que je comprenais qu'ils n'existaient que dans mon esprit. » Aussi, quand le Soleil se leva et qu'il vit devant lui une petite tour de briques rouges parfaitement circulaire, en partie écroulée, perchée au bord d'une haute falaise dépassant des nuages, et dotée d'un immense télescope, encore plus long qu'on ne le prétendait, qui s'avancait au-dessus du vide, il supposa d'abord (« non sans de bonnes raisons ») que ledit observatoire circulaire n'était qu'une illusion de plus, produite par son esprit embrouillé, l'ultime illusion, l'observatoire vers lequel tendait inexorablement la pénible légion de la nuit passée, et que, connaissant son esprit, ce dernier n'aurait de cesse qu'il ne l'eût produit. (« Dans l'esprit de l'astronome, je reconnus bientôt une forme d'esprit similaire, quoique bien sûr dissemblable, puisque la nature ne saurait rien produire de parfaitement identique. ») Ce n'est que lorsqu'il entendit gémir dans le vent le télescope (« un gémissement animal ») que Leibniz comprit qu'il l'avait bel et bien trouvé, « il n'était pas dans ma tête, il était bel et bien là dans la neige au bord de la falaise ».

La suite de son récit contient la description très exacte du système complexe de poulies et d'éтанçons qui maintenaient en l'air le pesant instrument de métal, en fournissant avec une précision incroyable ses dimensions et ses angles. C'est un diagramme impressionnant, une merveille de son genre, nettement plus détaillé que les diagrammes que la plupart des fabricants d'instruments d'optique de son temps

ont dessinés pour leurs propres instruments. La légende dit : « Ce n'était pas dans ma tête. »



La tour possédait fort peu d'ouvertures, et toutes étaient étroites et hermétiquement fermées, mais après avoir fait plusieurs fois le tour de la structure Leibniz trouva un store légèrement de travers qui lui permettait, s'il se dressait sur la pointe des pieds, d'en scruter l'intérieur. Dehors, le ciel était clair et lumineux mais à l'intérieur de l'observatoire la seule lumière dispensée l'était par une unique bougie qui éclairait faiblement un vieillard assis sur un tabouret à trois pieds, l'une de ses deux orbites creuses appuyée contre l'oculaire en cuivre du colossal télescope. Il ne portait ni lunettes ni cache-œil ; là où se trouvent habituellement les yeux, « il avait seulement deux vides mystérieux ». Manifestement, quelqu'un avait décidé un jour de les lui arracher. De temps en temps, l'astronome s'emparait de sa plume et notait quelque chose avec un empressement considérable, et bien que Leibniz ne pût voir depuis l'endroit où il se tenait ce qu'écrivait l'astronome, « il donnait à certains moments la nette impression de quelqu'un qui a vraiment vu quelque chose ». Si c'était là une sorte de mise en scène, on était en droit de se demander à qui elle était destinée, car il n'y avait personne d'autre hormis un gros chat qui somnolait dans l'observatoire, et pour

autant que Leibniz pût s'en rendre compte, sa présence à lui, Leibniz, n'avait pas encore été détectée. Si cette mise en scène était destinée à Dieu, alors Dieu, l'être qui n'a besoin pour être vrai que d'être possible, et Qui par conséquent est réel, parce qu'Il est possible, et Qui par suite de Sa réalité éprouve à chaque instant une infinité de perceptions, ne devait assurément pas être dupe, un fait dont la raison elle-même, si elle fonctionnait correctement chez lui, devait être connue de l'astronome. Et si cette mise en scène est destinée à ce dernier, alors celui-ci est, ainsi que je prouverai, fou, écrivait Leibniz, car c'est le propre d'une mise en scène que d'être destinée à autrui, et quiconque se met en scène alors qu'il est seul agit comme s'il y avait en lui un autre être, pour lequel il se mettrait en scène – une absurdité évidente ; et s'il croit à cette absurdité, alors il est fou, et s'il agit ainsi sans y croire, alors il est fou également. Aussi, raisonnait Leibniz, si cette « cérémonie de la vision » (ma traduction) n'est mise en scène qu'à sa seule fin, alors il est fou ; si elle est destinée à Dieu, alors il est fou également ; et si elle est destinée à d'autres, étant donné qu'il n'y a personne d'autre que moi ici, et qu'en tout état de cause il n'a pas perçu ma présence, alors il est fou également. Donc, s'il est sain d'esprit, et n'a toujours pas perçu ma présence, il ne s'agit pas d'une mise en scène, et soit il voit vraiment, soit il pense qu'il voit vraiment.

)

Quant à son aspect physique, hormis l'absence d'yeux, rapportait Leibniz aux *Philosophical Transactions*, le vieil astronome était maigre, rabougri et voûté, avec quelques cheveux blancs sur son crâne mais fort peu (même si chaque mèche était longue, il n'en avait guère), et la peau de son cou pendait sous son menton, et son nez était proéminent, peut-être le gros nez bossu d'un Israélite, bien que tout son visage dégageât une aura « d'affabilité et d'intelligence ». Chaque fois que l'astronome penchait la tête pour regarder dans le télescope, sa tête, vue depuis l'endroit où se tenait Leibniz, disparaissait complètement derrière la haute et saillante corniche de ses épaules, « sa colonne vertébrale s'était vraisemblablement déformée avec l'âge ». L'astronome portait les guenilles et fourrures des chevriers qu'avait croisés Leibniz lors de son ascension. « Rien aux pieds, rien sur le chef. » « La possibilité qu'il fût bel et bien un chevrier, qui avait perdu les yeux, et la tête, et s'était introduit dans cet observatoire, s'attribuant le titre d'"astronome", il va de soi que je l'envisageai. » Dès l'instant où il le vit, Leibniz sentit que ce vieillard veillait très certainement sur autre chose que « des hardes de vérités et de faussetés dans les pâturages du royaume de la raison ».

Sur la page suivante : un dessin du vieil homme assis sur son tabouret et voûté, l'orbite collée à l'oculaire du télescope, la longueur de ses membres et l'angle d'inclinaison de sa tête spécifiés en marge comme si l'homme lui-même

faisait partie de l'instrument. La légende disait : « Était-ce vraiment un chevrier ? »

Si l'éclipse solaire se produisait, notait Leibniz, ce serait une preuve suffisante qu'il était bel et bien un astronome, car la possibilité qu'une personne qui n'est pas astronome prédise, avec ou sans yeux, une éclipse qu'aucun autre astronome au monde n'a prédite est négligeable. Mais si l'éclipse solaire ne se produisait pas, cela ne prouvait pas qu'il ne fût pas astronome, car il n'y a pas que les non-astronomes qui se trompent en prédisant des éclipses mais également les astronomes, avec ou sans yeux, mais bien sûr surtout sans yeux. La probabilité qu'une personne étant astronome, même doué de la vue, se trompe en prédisant une éclipse solaire est en fait très élevée, ainsi que le prouvera l'examen des précédentes prédictions erronées d'éclipses, puisque les astronomes, même ceux qui sont doués de la vue, prédisent constamment à tort des éclipses. « Si l'éclipse se produit vraiment, nous pouvons déduire qu'il est réellement astronome et réellement sain d'esprit, mais si l'éclipse ne se produit pas nous ne pouvons rien déduire – ni qu'il n'est pas astronome, ni qu'il est un imposteur, ni qu'il n'est pas sain d'esprit : rien ! » Leibniz comprit soudain l'*unilatéralité* de la thèse de la santé mentale, laquelle serait bientôt, car il était presque désormais neuf heures du matin, établie par Dieu sous forme d'une éclipse solaire se produisant ou ne se produisant pas. Si le vieil homme passait le test, il était indubitablement sain

d'esprit, mais s'il échouait cela ne prouvait pas qu'il ne fût pas sain d'esprit.

Il pouvait faillir à l'évaluation divine sans faillir à la mienne, écrivait Leibniz.

Il est facile de prouver qu'une personne est un astronome, ou saine d'esprit, mais comment prouver qu'elle n'est pas astronome, ou qu'elle est folle ? La première preuve est triviale, la seconde peut-être impossible, expliquait Leibniz. Comment prouve-t-on en général qu'une personne est folle ? À quoi peut bien ressembler une telle preuve ? Ici, les phénomènes naturels ne sont d'aucun secours. Dieu, qui, bien sûr, de par sa nature, possède une connaissance infinie de l'univers, y compris de l'univers contenu dans la tête humaine, connaît la réponse, mais la finitude de l'homme empêche ce dernier de recevoir cette connaissance de Lui. « J'ose avancer que l'homme est, à cet égard, seul. » Il restait désormais exactement trois heures avant l'éclipse prédite. Dans l'intervalle, Leibniz, écrivait-il, allait taper au carreau, demander à entrer dans l'observatoire et interroger le vieil homme très simplement : Comment avez-vous perdu la vue et comment prétendez-vous voir les étoiles sans elle ? Puis, quand sonnerait midi, il lèverait la tête vers le ciel. Si Leibniz jugeait sensé le récit de l'homme, et qu'en outre l'éclipse solaire se produisait, alors le vieil homme était certainement sain d'esprit. Si Leibniz jugeait insensé le récit de l'homme, mais que l'éclipse se produisait, alors c'est que le vieil homme était certainement sain d'esprit. Si Leibniz jugeait

insensé le récit de l'homme, et qu'en outre l'éclipse ne se produisait pas, alors le vieil homme était probablement, mais seulement probablement, car cela ne constituait pas une preuve, fou. Et si Leibniz jugeait sensé le récit de l'homme, mais que l'éclipse ne se produisait pas, alors le vieil homme était possiblement (mais seulement possiblement !) sain d'esprit, bien que, en vérité, dans ce cas, un cas à la fois des plus épineux et des plus banals et, ajoutait Leibniz, par ailleurs le cas par excellence ici sur Terre, nous ne saurions plus ou moins rien du tout.

« À cet instant, écrivait Leibniz, je tapai au carreau. »



Un soir, il y a longtemps, il y a en fait *très* longtemps, plus précisément en la dernière année du siècle dernier, c'est-à-dire en 1599, « quand j'avais encore mes yeux », comme le dit l'astronome à Leibniz et comme le rapporta ce dernier aux *Philosophical Transactions*, un nouvel objet apparut dans le ciel de Bohême. Jamais encore une telle chose ne s'était produite. L'objet se mit à exister sans prévenir. « L'existence des choses avait jusqu'alors procédé tout autrement ! » Dans un coin du ciel qui était resté d'un noir d'encre depuis l'époque des Anciens, quelque chose scintillait indubitablement, d'un scintillement en totale contradiction avec la doctrine d'Aristote postulant la perfection éternelle et la parfaite fixité des sphères célestes. Oui, parmi les cinquante-cinq sphères auxquelles nous

étions ostensiblement liés, il n'était censé prendre place rien de nouveau, rien ne devait jamais mourir, et rien ne devait jamais naître non plus ! Cette doctrine, et c'est là chose connue, dit l'astronome, avait été longtemps prêchée par les aristotéliens de Prague à tous les coins de rue, dans tous les amphithéâtres et même jusque dans l'oreille de l'Empereur. On pouvait certes prétendre que ce scintillement avait toujours existé et que l'homme n'avait pas su le voir, ou qu'il ne s'était manifesté que dans la sphère sublunaire, à une altitude avoisinant celle des nuages, ou même que c'était une illusion collective, que ce scintillement se produisait en réalité à la surface de nos rétines ou à l'intérieur de nos têtes, mais on ne pouvait nier que quelque chose scintillait. Bref, *quelque chose* scintillait, dit le vieil astronome à Leibniz, s'interrompant brièvement pour regarder dans son télescope, prendre sa plume et noter quelque chose. Le seul fait d'évoquer *ce qui* scintillait ou *l'endroit* où cela scintillait, revenait à admettre qu'il y avait scintillement. Qu'il y eût scintillement, cela était certain. « Autrement dit, quelque chose scintillait ! » s'écria l'astronome. Même les aristotéliens ne pouvaient nier que quelque chose scintillait, et l'astronome – bien qu'il n'eût aucune compétence mathématique ou métaphysique, étant le fils d'un sculpteur qui l'avait admis dans son atelier dès qu'il avait su parler et qui avait dès lors compté sur lui davantage pour marteler que cogiter, ciseler plus que calculer, poncer et polir plus qu'observer et expliquer, un homme qui en général prêchait les

vertus de la main plutôt que celles des yeux et de l'esprit et qui plus d'une fois avait même déclaré qu'il pourrait continuer de vivre si on lui arrachait les yeux mais non si on lui coupait les mains – se rappelait avoir couru dans Prague toute la nuit, la nuit où apparut le nouvel objet, forçant les aristotéliens dogmatiques de la génération précédente à admettre que quelque chose de nouveau scintillait là-haut, puis prenant ces vieux et rigides aristotéliens dans des nœuds philosophiques. « Dès que je tombais sur un aristotélien, je le prenais dans les nœuds philosophiques les plus étroits possibles, en me fondant sur ce qu'il pouvait voir de ses propres yeux », rapportait Leibniz, citant l'astronome. Il n'y avait bien sûr pas que lui – partout dans Prague, de vieux aristotéliens étaient assaillis, contraints de regarder la chose qui scintillait, puis pris dans des nœuds, simplement extraits de leurs cellules académiques ou arrachés à leurs perchoirs universitaires et empêtrés sans cérémonie dans les nœuds – mais à lui seul, même s'il est probable que personne à Prague ne se souviendrait ne serait-ce que de son nom (le nom de Kepler, ils s'en souviendraient, bien sûr, mais pas du sien !), il prit « au moins dix ou onze aristotéliens dans des nœuds cette nuit-là, des nœuds serrés, de vrais nœuds cosmologiques bien serrés, dit-il, le genre de nœuds dont ils tenteraient à jamais de s'extirper, mais sans jamais y parvenir de leur vivant car je m'étais servi de leurs propres yeux pour les nouer. Si vous utilisez vos yeux à vous, ils finissent par s'en extraire à force de s'agiter,

mais si vous utilisez *leurs* yeux alors les voilà piégés, et dans le cas précis j'utilisais ce que leurs yeux avaient indubitablement vu de cet objet qui scintillait irréfutablement », un objet céleste correspondant peut-être, comme le signalait Leibniz à l'éditeur des *Philosophical Transactions*, si nous admettons la possibilité que le vieil homme se trompait dans les années, à la supernova de 1604, laquelle, comme il va sans dire, ajoutait-il, est connue sous le nom de Supernova de Kepler. « Le secret, dit l'astronome à Leibniz, consiste à ligoter une personne en utilisant ses propres impressions rétinienne, afin que plus elle voit, plus elle est prise dans des nœuds serrés. »



Kepler, par ailleurs, ainsi que le savait fort bien l'astronome, si l'on en croit Leibniz, s'était empiffré de quenelles ce soir-là et s'était endormi tôt, avant même que le nouvel objet apparaisse dans le ciel. Quand il se réveilla et regarda par la fenêtre, les aristotéliens de Prague étaient déjà complètement pris dans les nœuds ; peut-être restait-il encore quelques aristotéliens que Kepler pouvait prétendre avoir pris dans les nœuds de son *De Stella Nova*, mais pour l'essentiel ce livre arriva dans une Prague où les aristotéliens étaient déjà pour la plupart tous pris dans les nœuds. Ce fut, accessoirement, la passion de Kepler pour les quenelles, ainsi que la fatigue inévitablement causée par ces quenelles, qui firent qu'il rata toute sa vie des phénomènes astronomiques inédits ;

il est exact de dire que, toute sa vie, Kepler ne vit en fait jamais rien pour la première fois, tellement il s'était empiffré de quenelles soporifiques – le nerf optique, dit l'astronome, est directement relié, comme l'a montré Vésale, non seulement au cerveau mais également à l'estomac et aux extrémités – ce qui explique pourquoi en place de ses yeux, toujours à demi fermés suite à l'hébétude causée par l'ingestion des quenelles, Kepler dut recourir à ses célèbres prouesses mathématiques. Mais le raisonnement mathématique comme moyen d'accéder à la réalité ne saurait tout à fait remplacer la vue. Pour cette raison, « je n'ai quant à moi jamais mangé de quenelles après quatre heures de l'après-midi, bien qu'il n'y ait rien au monde que j'aime autant manger en soirée, et quand sonnent sept ou huit heures, mon esprit réclame déjà à grands cris des quenelles. Mais à la différence de Kepler, je me suis toujours refusé ce plaisir. » De même, à la différence de Kepler, il s'était toujours refusé du goulasch et des viandes rôties après quatre heures de l'après-midi, et suite à cette longue abnégation il avait toujours « été extraordinairement lucide » dès que les étoiles commençaient de briller. La ferme conviction de l'astronome était que quiconque mange des plats tels que du goulasch ou des quenelles après quatre heures de l'après-midi, voire cinq heures au plus tard, ne peut (à moins d'avoir affaire à une quenelle ridiculement légère, une quenelle qu'on sent à peine dans son ventre, le genre de quenelle divinement légère sur lequel on peut théoriser à l'infini mais qu'en réalité on

ne rencontre en fait jamais sur Terre, encore moins à Prague) se prétendre astronome, peut-être peut-il se prétendre « mathématicien » ou « philosophe », mais en toute bonne foi il ne peut se prétendre astronome, ce qui inclut le gastronome Tycho Brahe. « Il est tout bonnement impossible de manger un tel plat à cette heure-là et espérer voir ensuite, dit l'astronome à Leibniz. Je veux dire voir vraiment. »

Et disant ces mots – « voir vraiment » –, il désigna ses orbites creuses.

Du seul fait de ne jamais manger de quenelles passé quatre heures, ou même passé trois heures, ou deux heures, ou, s'il anticipait un événement astronomique précis cette nuit-là, une heure, ou midi, ou même onze heures du matin, ou même dix heures, l'astronome avait beaucoup observé le ciel nocturne, « plus que quiconque dans l'histoire », même si bien sûr voir autant était la conséquence non seulement de son régime vespéral mais également de son instrument, cet instrument d'observation qu'il avait lui-même, ainsi qu'il allait bientôt l'expliquer, dit l'astronome à Leibniz, indépendamment de toutes les revendications concernant une prééminence concurrentielle, qui toutes relevaient du mensonge, étaient des mensonges purs et simples, conçu, dessiné et fabriqué vaille que vaille suite à l'apparition dans le ciel nocturne du nouvel objet. « J'ai vu beaucoup de choses avec l'aide, ainsi que j'expliquerai, de ce splendide instrument », dit l'astronome en tapotant le télescope, d'après le récit qu'en faisait Leibniz, « et je

continue à en voir beaucoup ». Comme pour prouver la chose il regarda dans son télescope, prit sa plume, et nota quelque chose sur son grand cahier.



Oui, il *continuait*, répéta l'astronome, en insistant particulièrement sur ce mot, du moins c'est l'impression qu'eut Leibniz, de voir beaucoup de choses, et dans cette répétition et cette insistance Leibniz dit qu'il détecta pour la première fois dans leur conversation une note de provocation : Prouvez que je ne peux pas voir ce que je prétends voir ! Et, effectivement, l'incapacité dans laquelle était Leibniz jusqu'ici de prouver ou démentir l'affirmation de l'astronome commençait déjà à ce stade précoce à le contrarier, voire le tourmenter, puisque la vérité de la chose résidait dans une tête située à moins de cinquante centimètres de la sienne. Entrer dans une tête humaine – un problème qui jusqu'ici ne lui avait même pas paru un problème, et qui par la suite jamais plus ne lui paraîtrait un problème, car avant ce jour, et de nouveau après lui, mais pas ce jour-là, Leibniz avait une foi absolue dans la puissance du discours rationnel pour mettre à nu les composants d'une tête humaine – lui paraissait maintenant, au bout d'à peine quelques minutes de conversation avec l'astronome, comme étant potentiellement insoluble, un véritable cauchemar. Mais tandis que la tête de l'astronome parlait, Leibniz écoutait à peine ce qu'elle disait, se demandant comment y

entrer. Il est rare, écrivait Leibniz, de pouvoir localiser précisément l'emplacement géographique d'une vérité, située dans le cas présent à un peu moins de cinquante centimètres, dans une quasi-sphère (une tête) dont la circonférence excédait à peine cinquante centimètres, et de n'avoir pourtant aucune idée de ce qu'est en fait cette vérité ! Il pourrait prendre doucement cette tête entre ses mains sans se rapprocher pour autant d'un iota de la vérité qu'elle contenait, et si, comme dans un pur exercice mental, il se jetait soudain sur lui et lui fêlait la tête, la vérité, « loin d'être libérée de sa coquille telle une noisette », périrait simplement avec les conditions ayant présidé à son émergence, c'est-à-dire la tête de l'astronome, car nous avons affaire ici à une vérité contingente plutôt que nécessaire, l'astronome-sans-yeux-peut-voir impliquant peut-être une absurdité mais non une contradiction, dans la mesure où elle s'articule, notait Leibniz, sur les propriétés empiriques plutôt que logiques des yeux et de la vue.

Il s'agit là, par ailleurs, de la toute première apparition dans le corpus de Leibniz de la distinction entre absurdité et contradiction, une distinction qui dans des œuvres abouties comme *Remarques sur la partie générale des principes de Descartes* (1692) permettrait de protéger la possibilité du douteux et de l'absurde, sans parler de la folie, du principe cartésien selon lequel « il faut considérer comme faux tout ce qui est douteux ».

« Comment entrer dans cette tête ? nous dit s'être demandé sans relâche Leibniz. Comment ? Comment ?

Comment ? Comment entrer dans cette tête ? Comment entrer dans cette tête ? Comment ? Comment entrer dans cette tête ? » La difficulté d'entrer dans une autre tête, et de voir ce que cette tête voyait (ou ne voyait pas) et ce qu'elle pensait (ou ne pensait pas), frappa alors Leibniz comme étant un problème profondément philosophique. La prendre dans ses mains ou la fêler ne suffirait pas, car l'obstacle contenait non seulement des os mais également une épaisse couche de philosophie. Le crâne humain est constitué, pourrait-on dire, écrivait Leibniz, d'une couche osseuse de six millimètres d'épaisseur et d'une couche philosophique de six millimètres d'épaisseur également. Bien sûr, le cerveau est lui aussi protégé par divers fluides et membranes. Un médecin habile peut pénétrer le crâne avec un foret, et entamer les membranes avec un couteau, et aspirer les fluides cérébraux avec une pompe, mais ses instruments se révèlent profondément inaptes à pénétrer cette couche dense et solide de philosophie. « Même l'instrument médical le plus sophistiqué manié par le meilleur médecin de Paris ne fera que rebondir sur la membrane cérébrale-philosophique », écrivait Leibniz. Restait le langage. « Jamais je n'avais autant compté sur les mots pour me révéler les entrailles d'une autre tête, et jamais les mots ne m'avaient paru aussi inaptes à cette tâche », écrivait Leibniz, signalant que l'astronome, qui n'avait pas une seule fois cessé de parler pendant que Leibniz brassait ces confuses pensées, parlait de nouveau de Kepler et des quenelles, de Tycho

et de la viande. « Ces mots étaient-ils censés m'éclairer sur l'esprit de ce vieillard ? Des mots comme "Kepler" et "quenelles" et "quatre heures" et "cinq heures" et "Tycho" et "venaison" et "cinq heures" et "six heures" et des mots comme "Kepler" et "goulasch" et "sept heures" et "pas un astronome" et "Tycho" et "oie" et "huit heures" et "pas un astronome", et aussi, pour la première fois, des mots comme "Galilée" et "fettucine" et "neuf heures", et "pas astronome" ? » Avec ces mots, était-il vraiment en mesure de déterminer ce que voyait l'astronome, et s'il voyait, mais aussi, si l'astronome pensait et ce qu'il pensait ?

Leibniz inclina sa montre de poche vers la flamme de la bougie à demi consumée. Il était à présent neuf heures dix. Derrière les stores déformés, il devinait une petite tranche de ciel bleu clair.



Le tube astral, que d'aucuns appellent télescope, ne fut pas inventé, comme on l'a souvent prétendu, en 1608, mais en 1599, selon l'astronome, et Leibniz de préciser qu'il devait vouloir dire 1604, et il ne fut pas inventé par un opticien hollandais, ni par un mathématicien florentin, ni non plus par un mage napolitain, autant de personnages auxquels l'histoire conspire à accorder du crédit parce qu'elle refuse d'admettre que la personne qui la première accrut l'un des sens de l'homme était simplement le fils autodidacte d'un sculpteur pragois.

L'astronome avait pénétré tout seul les secrets de la nature, hors de toute institution, telles que les guildes d'opticiens, les facultés mathématiques, les cercles ésotériques de mages, et pour cette raison l'histoire s'était toujours montrée très méfiante à son égard, et avait toujours conspiré contre lui. « Pourtant, ce tube n'est pas davantage le tube de Galilée que cette étoile n'est l'étoile de Kepler, et c'est ce que je vous prouverai, Herr Leibniz, dit-il. Vous avez demandé comment j'ai perdu mes yeux, et vous avez demandé comment je puis voir sans mes yeux, mais vous n'avez pas demandé : Comment avez-vous découvert votre tube ? Si la sagesse consiste, comme on le prétend, à poser les bonnes questions, il aurait été plus avisé de poser non seulement les deux questions sur les yeux mais également la question sur le tube. Mais vous connaîtrez la réponse aux trois avant que l'éclipse nous plonge dans l'obscurité.

« Et à l'instant où nous serons plongés dans l'obscurité, vous verrez que ces trois questions n'en font en réalité qu'une seule », ajouta-t-il, et il regarda dans le télescope, prit sa plume et nota quelque chose – une longue suite de chiffres, du moins c'est ce qu'il sembla à Leibniz à la lueur faible et vacillante de la bougie.

« Parce que vous êtes encore jeune, vous croyez sans doute que les choses que vous inventez et que les choses que vous découvrez porteront votre nom, alors que les choses inventées par d'autres et les choses découvertes par d'autres porteront le leur. Il n'en est rien. Par exemple, je n'étais absolument pas responsable d'un

certain mécanisme servant à plumer rapidement et de façon apparemment indolore les canards. Et pourtant on lui a donné mon nom. Il existe un engin servant à lever les rideaux d'un théâtre grâce à la pression d'une pédale et non en donnant un tour de manivelle – je n'y suis pour rien ! Mais bien sûr on m'a attribué cette invention. Je n'ai pas découvert le rongeur qui porte mon nom. Il existe aux Amériques un champignon... bref, je n'ai jamais posé les yeux sur ce champignon. Et ainsi de suite. Mais le télescope, qui est mon œuvre, on l'attribue à d'autres. »

L'astronome dit alors : « Évidemment, que le télescope soit attribué à moi ou à quelqu'un d'autre importe peu, j'ai même un peu honte de m'étendre là-dessus, car quand je mourrai, ce qui d'après mes calculs se produira peu après l'éclipse qui aura lieu dans deux heures trois quarts, j'emporterai le télescope avec moi, et j'emporterai Galilée et Kepler avec moi, et j'emporterai Tycho avec moi, également, ils sont tous morts bien sûr, néanmoins je les emporterai avec moi, et tous ceux qui attribuent le télescope à d'autres je les emporterai avec moi, ainsi que les personnes auxquelles ils l'attribuent, ainsi que tous les autres, et en fait j'emporterai le monde entier avec moi, et même vous, Herr Leibniz, je vous emporterai avec moi aussi, vous ne vous en doutiez sans doute pas ! Parce que vous êtes jeune, vous pensez sûrement que vous emporterez le monde avec vous quand vous mourrez, au fond d'eux tous les jeunes pensent qu'ils emporteront le monde avec eux à leur

mort, c'est la croyance naturelle de la jeunesse, parce qu'au fond d'eux les jeunes ne croient pas vraiment à la réalité des autres personnes, les écoles ne leur ont pas encore martelé la simple réalité d'autrui, mais ce que j'ai découvert à travers la recherche astronomique la plus rigoureuse c'est que j'emporterai bel et bien le monde avec moi quand je mourrai. Enfant, je croyais bêtement que j'emporterais le monde avec moi quand je mourrais, une croyance qui heureusement m'a été dé-martelée au cours des quelques années d'enseignement que j'ai endurées avant que mon père ne m'installe dans son atelier. La réalité d'autrui m'a été martelée et la croyance selon laquelle j'emporterai le monde avec moi à ma mort m'a été par conséquent dé-martelée. Je n'ai quasiment rien appris à l'école, mais la simple réalité d'autrui m'a été martelée. L'école élémentaire ne sert globalement à rien, bien sûr, et en tant que mécanisme social destiné à vous marteler la réalité d'autrui elle est probablement surpassée. Je remercie par ailleurs l'école, car quand mon père m'en sortit par les oreilles je croyais sincèrement à la simple réalité d'autrui ! Laquelle est, il va sans dire, une croyance extrêmement utile pour s'engager dans la vie. Il n'y a pas de croyance plus expédiente à qui veut s'engager dans la vie, et vivre, que la croyance en la réalité d'autrui. Presque personne ne réussit dans ce monde sans cette croyance, et tout l'art et toute la science jaillissent de cette croyance extrêmement opportune et particulièrement avantageuse, sans laquelle le marché financier, lui aussi, s'effondrerait

immédiatement. Et en conséquence de cette croyance qu'on m'avait martelée, ma croyance puérile et complaisante dans le fait que j'emporterai le monde avec moi à ma mort fut, heureusement, dé-martelée de moi. Bien sûr, je finis par revenir à cette croyance et m'aperçus qu'elle était on ne peut plus fondée, mais elle l'était désormais pour des raisons astronomiques tout à fait rigoureuses et quantitatives, dit l'astronome en tapotant le télescope. D'ailleurs, tous les grands penseurs sont tous sans exception revenus à ces premières croyances de l'enfance ; à la toute fin, ils s'aperçoivent que leur vie intellectuelle n'a été rien d'autre que la consolidation de ce qu'ils pensaient au début. Les penseurs médiocres, et j'inclus Kepler et Tycho et Galilée dans cette catégorie, ainsi que Copernic, commencent *ici* et finissent *là-bas*, et plus cet *ici* est distant de ce *là-bas*, plus ils pensent avoir pensé, et plus fort le monde les applaudit, comme si c'étaient des enfants à un concours de saut, parce que le monde croit que penser est une sorte de saut, et en fait le genre de pensée à laquelle s'est livré Kepler était une sorte de saut, mais la véritable pensée est en réalité une complexe immobilité, ou au mieux un aller-là-bas suivi d'un retour-ici. Pendant que le monde applaudit les penseurs qui ont choisi de participer au concours de saut pour enfants, les vrais penseurs, eux, restent profondément immobiles et ce d'une façon très complexe. Et puisque les non-penseurs ont tendance eux aussi à rester immobiles, et que les non-penseurs sont considérablement plus nombreux que les penseurs,

le monde estime que quiconque reste immobile est un non-penseur, et par conséquent n'applaudit pas ces champions de l'immobilité ; mais si vous regardez attentivement un non-penseur et un vrai penseur, vous remarquerez qu'ils se tiennent en fait immobiles de façons tout à fait différentes. Ainsi, j'en suis venu à réaliser que j'allais *vraiment* emporter le monde avec moi à ma mort, les étoiles fixes et les errantes et la Terre et le Soleil et tout le reste, comme je l'avais cru autrefois, moi, et non vous ni d'ailleurs quiconque d'autre, mais pour des raisons complètement différentes que celles que j'avais envisagées autrefois », dit l'astronome en tapotant son télescope. Le contenu de sa croyance était inchangé mais l'armature qui l'entourait et l'étayait était passée de « pur enfantillage » à « scientificité extrême ».

« Cela doit sans doute vous paraître obscur mais mon propos deviendra on ne peut plus clair », dit l'astronome à Leibniz. Il appuya une orbite creuse sur son télescope, prit sa plume et nota une longue suite de chiffres.

Puisque cette croyance s'était révélée fondée, peu importait, à en croire l'astronome, à qui l'on attribuait le télescope, c'était mesquin et absurde de s'étendre sur le mérite qui aurait dû lui revenir, dit-il. Qui s'en soucie ! Que le mérite aille à Galilée, ou Lipperhey, ou Kepler, ou Della Porta, ou n'importe qui d'autre, « Sérieusement, qui s'en soucie ? » s'écria l'astronome. Qui s'en soucie ! Qui s'en soucie ! Qui s'en soucie ! Ceci dit, il valait mieux, supposa-t-il, pendant les deux dernières

LE CIEL LES YEUX FERMÉS

heures et quelques du monde, posséder un peu plus de vérité et un peu moins de fausseté, et, de toute façon, le jeune homme lui avait demandé ce qui était arrivé à ses yeux, et comment il pouvait voir le firmament sans eux, toutes questions bien entendu directement liées à la question de l'invention du télescope, laquelle était bien sûr une variante de l'autre question, à savoir qui avait vraiment inventé le télescope, autrement dit, moi, dit l'astronome, ces trois questions n'en font en réalité qu'une seule, aussi voilà, dit-il, dans le récit qu'en faisait Leibniz, de quoi il ressort.